Exposition : la puissance plastique d’Ernest Pignon-Ernest à Landernau

L’artiste, connu pour ses collages qui ont inspiré de nombreux adeptes du street art, y dévoile ses dessins non exposés jusque-là et des portraits d’anonymes.

Par Harry Bellet(Landernau (Finistère))

Publié le 24 décembre 2022 à 17h00

« Ernest Pignon-Ernest », Fonds pour la culture Hélène & Edouard Leclerc, Aux Capucins, 29 800 Landernau. ADAGP PARIS 2022/NATHALIE SAVALE/FHEL 2022

Ernest Pignon-Ernest est un habitué des grandes rétrospectives, telle celle en 2016-2017 au Musée d'art moderne et contemporain de Nice, en 2019, au Palais des papes d'Avignon. Ces dix dernières années, d'autres plus intimes ont eu lieu au Palais des beaux-arts de Lille, au musée de Vire, à Saint-Gratien (Val d'Oise), à l'Espace Paul-Rebeyrolle d'Eymoutiers (Haute-Vienne), à Bruxelles sous la houlette du critique Roger-Pierre Turine. Celles en galeries ne se comptent plus.

Depuis juin, c'est le tour du Fonds pour la culture Hélène & Edouard Leclerc de Landernau (Finistère) de se prêter à l'exercice. Toutefois, cette exposition est bien différente des précédentes, et cela tient sans doute au fait que le commissariat en ait été confié à Jean de Loisy, qui d'ordinaire s'intéresse à des artistes formellement plus radicaux, d'Absalon à Anish Kapoor. Son regard sur le travail du plasticien le montre sous de nouveaux aspects.

On savait que Banksy, l'un des plus célèbres représentants du street art, avait autrefois cité Pignon-Ernest parmi les précurseurs de sa propre pratique. L'un utilise le pochoir, l'autre colle des affiches sur les murs, mais tous deux ont le même terrain de jeu – parfois dangereux –, la rue. L'un et l'autre ont aussi le goût d'un art très politique, propalestinien par exemple dans les deux cas. Marie-Pierre Bathany, directrice du Fonds pour la culture Hélène & Edouard Leclerc, ajoute une autre figure contemporaine à la liste des admirateurs de Pignon-Ernest, celle de l'artiste JR, rencontré en 2015 : *« Je crois que ce qui a décidé Jean de Loisy, c'est que, la veille du jour où nous lui avons proposé le commissariat de cette exposition, il venait d'avoir une conversation avec JR, qui lui avait suggéré de s'intéresser au travail d'Ernest Pignon-Ernest, lequel a été déterminant pour le sien propre. »*

Jean de Loisy l'a donc fait très sérieusement, passant de longs moments à l'atelier, usant de toute sa diplomatie pour convaincre l'artiste de montrer pour la première fois des éléments qu'il pensait jusque-là ne pas devoir exposer. Des croquetons, des esquisses, des bouts de papier qui donnent de son travail une tout autre image : d'aucuns le considèrent comme un artiste *« pompier »*, en référence à ces adeptes, au XIX^{e} siècle, de la tradition classique contre la modernité représentée par les impressionnistes. Il est vrai que son dessin est très figuratif, que les postures et les éclairages de ses personnages n'échappent ni au pathos ni à une certaine grandiloquence qui peuvent agacer. Certes, ses sujets sont le plus souvent dramatiques, mais trop d'exagération nuit, pensent-ils.

L'art comme instrument de combat

Or, il s'agit d'un choix qu'on pourrait qualifier d'idéologique, du même ordre que celui qui a présidé autrefois au réalisme socialiste prôné, entre autres, par le Parti communiste français : le réalisme, parce qu'il est accessible au plus grand nombre, doit être privilégié lorsque l'on considère l'art comme un instrument de combat. Vieux débat. Cependant, à en juger par la foule attentive et concentrée qui visitait l'exposition lors de notre passage à Landernau, le principe fonctionne toujours…

Les petits dessins exhumés par Jean de Loisy sont pourtant de tout autre nature, et formellement beaucoup plus intéressants. Ce sont ceux où l'artiste cherche, tente de définir la meilleure posture, le meilleur angle, le cadrage le plus pertinent. Là, la plume ou le pinceau vont à l'essentiel, pas de fioritures et une grande puissance plastique. On pense tantôt à Eugène Delacroix, tantôt à Victor Hugo. On y retrouve le choc visuel ressenti par ceux qui eurent l'occasion, à la toute fin des années 1970, d'être confrontés à ces affiches représentant, grandeur nature, le jeune Arthur Rimbaud, placardées sur les murs de Paris mais aussi sur les routes menant à Charleville-Mézières, d'où le poète était venu, les poings serrés dans ses poches crevées…

L'une figure, abîmée par les outrages du temps, dès les premières salles de l'exposition et n'a rien perdu de sa force. Autour d'elle, d'autres portraits : des anonymes, comme ces femmes ayant eu à subir un avortement alors clandestin, ces suaires suspendus aux murs d'une prison désaffectée de Lyon, non loin de représentation de ces bouteilles de plastique au contenu illicite qu'à l'aide d'une ficelle les détenus faisaient passer par les fenêtres d'une cellule à l'autre mais qui finissaient le plus souvent accrochées aux barbelés. Ou encore ce cadavre évoquant les morts de la Commune de Paris

qu'il installa tant sur les marches menant au Sacré-Cœur que sur celles du métro Charonne, lieu d'un autre massacre, plus récent celui-là. Des familles noires parquées derrière des grillages, placardées sur les murs de Nice, pour protester contre le jumelage avec la ville du Cap, dans une Afrique du Sud alors sous le régime de l'apartheid. Pauvres, misérables même, émigrés, expulsés en tout genre : dans ces années-là, Pignon-Ernest mettait le doigt où ça fait mal…

Puissance expressionniste

Un premier séjour à Naples, en 1988, va marquer un tournant : l'œuvre devient dans le meilleur des cas caravagesque, dans le pire baroque. A sa décharge, l'artiste, qui ne modifie pas son mode d'exposition, toujours basé sur le placardage d'affiches dans l'espace public, doit lutter contre la présence écrasante des murs napolitains, des parois, des murailles devrait-on dire : le dessin ne peut pas être maniériste, il doit au contraire aller au maximum de sa puissance expressionniste. Mais ce qui vaut pour de l'art en milieu urbain devient, pour beaucoup, outrancier sur les cimaises blanches d'une salle d'exposition.

En 1996, à Lyon puis à Paris, il connaît une période, sinon plus sereine, du moins un peu plus sobre, avec une étonnante série de personnages collés aux vitres de cabines téléphoniques, chacun reflétant les soucis qui l'y ont conduit : appel à la recherche d'un emploi, conversation tournant à la rupture amoureuse, réception d'une mauvaise, voire d'une très mauvaise nouvelle. Des moments où les expressions des visages sont à leur maximum, où il arrive que le corps lui-même se lâche, s'affaisse. Des événements éminemment privés, mais qui ont lieu dans ces édicules publics aujourd'hui en voie de disparition, les cabines téléphoniques. Intimités dévoilées que, malicieusement, Jean de Loisy met en regard avec celle de l'artiste, dont il a transplanté dans l'exposition des fragments de l'atelier, murs et tables surchargés de ces images variées qu'il accumule chez lui.

L'année suivante est celle d'un de ses plus beaux portraits, celui d'Antonin Artaud, qui renoue avec la pureté du trait du Rimbaud. Les écrivains et les poètes seront une de ses meilleures sources d'inspiration : il travaille sur Vladimir Maïakovski, Pablo Neruda, Robert Desnos, Gérard de Nerval, Jean Genet, Mahmoud Darwich (celui-là est placardé sur les murs de Jérusalem-Est, Ramallah,

Naplouse, Bethléem et Gaza) mais aussi, exposition en Bretagne oblige, sur celui de Victor Segalen, découvert dès 1986 à travers son roman *René Leys*, lors d'une exposition à Pékin, qu'il revisite à l'occasion de son séjour à Landernau. Mort non loin de là, à Huelgoat (Finistère), Segalen est, de son propre aveu, une énigme qu'il tente de résoudre par le dessin. Les *« études pour Victor Segalen »* qui clôturent l'exposition sont peut-être une nouvelle ouverture dans l'œuvre de Pignon-Ernest.

« Ernest Pignon-Ernest », Fonds pour la culture Hélène & Edouard Leclerc, Aux Capucins, 29 800 Landernau (Finistère). Tél. : 02-29-62-47-78. Tous les jours de 10 heures à 18 heures (sauf les 24, 25 et 31 décembre et le 1er janvier) jusqu'au 15 janvier 2023. 9 €.
www.fonds-culturel-leclerc.fr

Harry Bellet(Landernau (Finistère))